

situation doublement dangereuse, c'est que la pauvre Cécile, brisée par les efforts qu'elle avait faits pour contenir ses sanglots, avait une sorte de crise nerveuse si violente, qu'elle ne parvenait à étouffer ses cris qu'en se tañonnant la bouche avec son mouchoir.

—Qu'est-ce que cela ? dit un des syces en montrant le four.

—C'est pour cuire du pain, répondit un autre.

Un d'eux déplaça la longue pierre qui masquait la gueule du four et passa sa baïonnette par l'ouverture. L'arme rencontra une des pierres que Valentin avait mises en avant.

—Eh bien ! demanda un autre.

—Ce n'est pas profond du tout, répondit le premier. Un chien n'y tiendrait pas.

L'autre fourra aussi sa baïonnette par l'ouverture et la fit mouvoir à droite et à gauche.

—Tiens ! dit-il, on dirait qu'il est profond par ici.

Il allait faire de nouvelles recherches, lorsque les cris joyeux de ses compagnons attirèrent son attention. Il retira son fusil et courut se joindre au groupe qui entourait le jemmadar.

En dépit de ce que lui disait Nilou, le lieutenant indigène s'était mis dans la tête que les Anglais prisonniers savaient où étaient cachés les autres Européens.

—Écoutez, leur dit-il, indiquez-nous la cachette de vos compatriotes, et je jure que nous vous rendrons la liberté.

—Nous vous avons assuré que nous l'ignorions, répondit un des officiers. Quand nous la connaîtrions, d'ailleurs, nous ne serions pas assez lâches pour trahir nos frères.

—La femme parlera peut-être, dit un des cipayes.

—Je n'ai vu personne, s'écria la pauvre créature, personne ! Je le jure par le Dieu des chrétiens !

Sur un signe du jemmadar, un Indou saisit l'enfant et l'arracha des bras de sa mère, malgré la résistance désespérée de la malheureuse femme.

—Parleras-tu ? dit le jemmadar.

—Je ne sais rien, s'écria-t-elle en se tordant les bras. Mon enfant, mon pauvre enfant !... vous lui faites du mal. Oh ! vous êtes des tigres ! Mon pauvre petit enfant qui ne vous a jamais rien fait... vous lui meutrissez les bras. Par un effort désespéré, elle s'arracha des mains qui la retenaient et s'élança vers son enfant, que l'Indou tenait par un bras et brandissait comme pour lui briser la tête contre un arbre. D'autres Indous se jetèrent entre elle et leur camarade.

—Parleras-tu ! dit encore le jemmadar.

—Oui, cria-t-elle, éperdue, je dirai tout ce que vous voudrez... mais épargnez mon enfant.

—Où sont les Feringheas ?

—Mais je ne sais pas, mon Dieu ! Ah ! si je le savais, croyez-vous donc que je ne sacrifierais pas tout pour sauver mon enfant.

Un bruit sourd retentit. L'Indou venait de frapper la tête de l'enfant contre le tronc d'un gros arbre. La pauvre petite créature poussa un cri. Une fois encore la mère échappa aux mains de ses bourreaux. Elle arriva au moment où la tête de son enfant venait de heurter de nouveau contre l'arbre,

—Tiens, le voilà ton enfant ! dit l'Indou.

Il jeta le cadavre sanglant défiguré du pauvre petit. Elle se jeta sur le misérable assassin et lui enfonça les ongles dans la figure, en hurlant de désespoir et de rage, comme une lionne en fureur. Telle avait été l'impétuosité de son élan, qu'elle renversa l'Indou et tomba avec lui. Il fallut la tuer pour l'arracher de dessus cet homme qui se

releva couvert de sang et la figure dans un état épouvantable.

Les trois officiers avaient essayé de se précipiter au secours de leur compatriote, mais ils étaient trop solidement garrottés pour qu'il leur fût possible de s'échapper.

—A mort les Feringheas ! cria-t-on de nouveau.

—Il faut les pendre, dit quelqu'un.

—Non, fit un autre, les couper en quartiers.

—Il faut les brûler tout vivants.

—Il faut les faire cuire dans le four, dit un quatrième.

Une clameur joyeuse accueillit cette proposition.

—Le four n'est pas assez profond, fit observer un thug, ils ne pourraient pas y tenir tous trois.

—Un maçon ! un maçon ! crièrent plusieurs voix.

Au même instant, une clameur immense retentit dans la rue ; mais cette fois c'était une clameur de joie et d'enthousiasme.

XXVII.

C'était Narain-Sagore, dont la foule accueillait ainsi l'arrivée.

Avant de raconter ce qui se passe en présence du zemindar, voyons d'abord ce qu'étaient devenus Frédéric et Joseph Furetal. Contenus par les chefs secrets qui dirigeaient les mouvements aveugles de la multitude, les Indous groupés devant la maison où étaient restés Joseph et le jeune Martigné, paraissaient plutôt disposés à faire un siège en règle qu'à monter à l'assaut. Deux ou trois cipayes, plus hardis ou moins obéissants, voulurent grimper aux colonnes de la verandah, mais quelques coups de fusil bien dirigés, dégoûtèrent leurs compagnons de recommencer cette tentative.

—Que diable préparent-ils donc ? disait Joseph à son jeune camarade.

—Je n'y comprends rien.

—Avant de nous attaquer en face, peut-être veulent-ils nous couper la retraite.

—Au fait ! Je vais jeter un coup d'œil du côté du jardin.

Il revint un instant après.

—Nous sommes cernés, dit-il. Le jardin est rempli de monde. Heureusement que nos amis sont loin.

—Si nous essayions de les rejoindre ?... chut !

—Quoi ?

—Regardez là.

Un Indou de taille athlétique venait de pénétrer dans la maison à l'insu des deux Français.

—Les Feringheas sont partis. Venez, venez, s'écria-t-il.

Un coup de pistolet tiré par Joseph l'abattit sur le seuil du salon, mais quarante autres Indous s'étaient élancés à la fois et entraient dans la maison par tous les côtés. Joseph et Frédéric déchargèrent bravement leurs armes sur les hommes les plus rapprochés d'eux. Mais à quoi pouvait servir leur résistance ? Les deux Français auraient été massacrés par la multitude furieuse si Nilou, l'Indien que nous avons vu tout à l'heure conseiller le jemmadar, n'avait interposé son autorité et celle de deux fakirs qui semblaient exercer un grand pouvoir sur la foule.

—Il faut garder ceux-ci pour nous faire retrouver les autres Feringheas, dit Nilou.

Ces paroles apaisèrent la foule, ou, pour mieux dire, la décidèrent à différer le supplice des Européens. On les garrotta solidement. Après un